

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

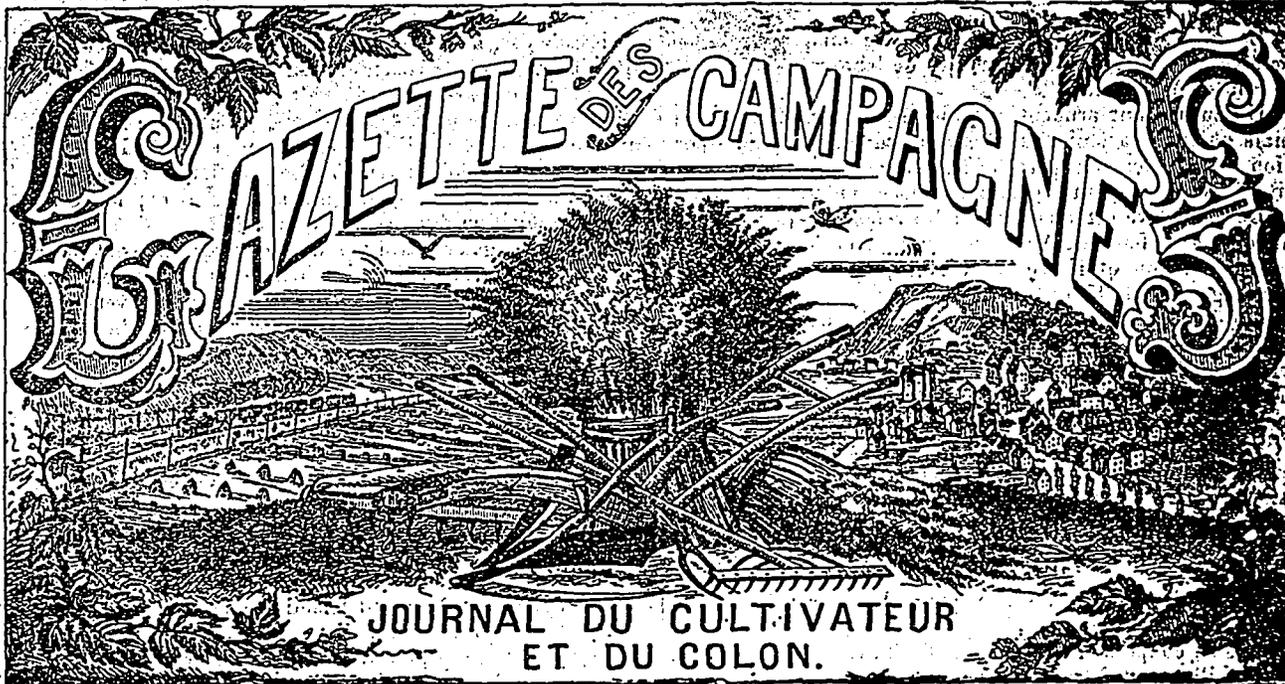
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT : \$1 PAR AN.

Editeur-Propriétaire : FIRMIN H. PROULX.

PARAIT TOUS LES JEUDI.

SOMMAIRE

Causerie Agricole : Culture des navets (*Suite*).—Graines de navets.

Revue de la Semaine : Célébration de notre fête nationale dans la Province de Québec—Origine des Sociétés Saint Jean-Baptiste.—Distribution solennelle des prix au Collège Ste. Anne et au Couvent de Ste. Anne de la Pocatière.—Témoignages de reconnaissance offerts à M. H. McKernan par les élèves du Petit Séminaire de Québec et par les MM. de la Bande Hybernian.—Renvoi de la pétition contestant l'élection de Chs. F. Roy, écr., député du comté de Kamouraska.

Sujets divers : Plaies des arbres fruitiers (*Suite et fin*).—Epizootie; du *glossanthrox*, charbon blanc ou chancre volant de la bouche.—Protection des oiseaux.

Petite chronique : La mode.—Grêle à St. Joseph de la Beauce.—L'apiculture aux Etats-Unis.

Recettes : Procédé pour blanchir les chapeaux.—Nouveau remède contre les brûlures.

PRIERE A NOS ABONNÉS DE PAYER AU PLUS TOT.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DES NAVETS (*Suite*).

La culture des navets dans les jardins, quelque importante qu'elle soit, n'est presque rien quand on la compare aux profits qu'elle donne lorsqu'on la cultive en grand dans la campagne, parce que là ce n'est pas seulement comme racines nourrissantes qu'elles sont considérées, mais comme plantés améliorantes du sol, comme plantés entrant néces-

sairement dans le système des assolements des terrains sablonneux et de mauvaise nature.

Les navets aiment le grand air, et ne profitent point sous les arbres, dans le voisinage des bois, des haies, des murs. C'est au milieu des plaines, ou sur les coteaux découverts, qu'il faut toujours les semer.

C'est à la poignée, et comme le blé, que se sème la graine de navet, après l'avoir mélangée avec deux ou trois fois son volume de sable ou de terre sèche; cependant quelquefois on le fait à la pincée ou, mieux, à ce qu'on appelle à deux doigts ou à jets croisés. La quantité qu'on en répand varie d'une à deux livres par arpent, selon la nature du terrain et l'objet qu'on se propose; c'est-à-dire qu'il en faut davantage dans une mauvaise terre, lorsqu'on destine le plant à être mangé de bonne heure par les bestiaux, ou enterré en vert comme engrais, lorsque la graine est douteuse, lorsqu'on craint la sécheresse, les dégâts des oiseaux, etc. En principe général on gagne à ce que les pieds soient écartés, parce qu'ils deviennent plus beaux, et se bîment plus aisément.

Il est presque toujours avantageux de semer le jour même du labour, afin que la graine profite de l'humidité qu'offre constamment la surface de ce labour. Quelquefois, surtout dans les terres légères, il est utile de plomber ce labour par un roulage, afin de retarder l'évaporation de cette humidité.

Lorsque la terre est humide et le temps chaud, la graine de navet lève au bout de très-peu de jours. Dans le cas contraire, elle reste souvent un mois en terre, et alors on doit s'attendre que toute celle qui n'aura pas été enterrée se séchera ou sera mangée par les oiseaux, de sorte que le plant sera fort clair et fort irrégulièrement dispersé.

La graine qui est plus enterrée que cinq à six lignes ne lève pas et reste jusqu'à ce que de labours subséquents la ramène à la surface.

Un cultivateur prudent, nous le répétons, ne semera jamais qu'après la pluie; et réservera, malgré cela, une portion de semence pour parer aux événements de la non-réussite de semis et pour regarnir les places vides.

Le plant levé est abandonné à lui-même jusqu'à ce qu'il ait cinq à six feuilles. Alors on le sarole; on l'éclaircit, c'est la seule façon qu'il reçoive partout, quoiqu'il soit fort avantageux de le biner.

On donne aux bestiaux le plant arraché par suite de l'éclaircissement, rarement on l'emploie à regarnir les places vides; on leur donne également plus tard le plant qui monte en graine.

Lorsqu'on est dans le cas d'avoir besoin de navets avant l'époque de la récolte, ce sont ceux qui sont en même temps et les plus gros et les plus rapprochés des autres qu'il faut préférer; car les plus petits profitent de cette extraction, et dans les bons fonds un pied de distance n'est pas de trop entre les pieds lorsqu'ils sont arrivés à toute leur grosseur.

On récolte des navets aux approches des gelées, à la pioche ou à la charrue; la pioche est préférable, parce qu'elle en coupe moins et que les feuilles sont moins salies. Ces feuilles sont de suite enlevées et données aux bestiaux; les racines sont laissées quelques jours sur la terre, s'il ne pleut pas, et ensuite entrées à la maison ou dans les caves à légumes.

Les avantages qui résultent constamment de la culture des navets sous le point de vue du revenu direct, sous celui de la nourriture des bestiaux, et sous celui de l'amélioration du sol, devraient déterminer les cultivateurs à en semer après toutes les récoltes qui, se levant de bonne heure, laissent assez de temps pour que le navet arrive à une grosseur raisonnable, comme celle des pois, fèves, etc. : alors on sème leurs graines immédiatement après le dernier binage donné à ces plantes; ce qui, si le temps est favorable, accélère d'un mois leur croissance, et par conséquent fait que leur grosseur est plus considérable.

Quoique l'expérience prouve qu'on peut obtenir des récoltes de navets sans labour, il n'en est pas moins vrai que plus les labours sont multipliés et profonds, et plus ces racines sont grosses et plus par conséquent leurs produits sont abondants; aussi on a constaté que 10 pouces de profondeur ne sont pas de trop. Ainsi ce n'est que dans quelques circonstances qu'on doit les épargner. Dans les terres fort humides, il est indispensable de labourer en billons, car, quoique aimant l'humidité, les navets craignent beaucoup l'eau.

Rarement on fume les terrains destinés à être semés en navets; mais on gagne toujours à le faire, surtout dans les terres maigres et sèches. Le fumier de vache est préférable à tous les autres, parce qu'il conserve plus longtemps son humidité et qu'il coûte moins. Trop de fumier fait pousser les navets en feuilles au dépens des racines, qui seraient devenues plus grosses si on en avait moins répandu; or, c'est principalement pour elles qu'on les cultive. Dans les bonnes terres il est rarement avantageux de les fumer, parce qu'ils ne sont pas susceptibles de supporter de grandes dépenses.

L'influence des binages sur l'accroissement des navets est telle qu'il résulte d'expériences faites en Angleterre, qu'il y a triple récolte à gagner, année commune, à en donner au moins deux. On doit donc biner dans le plus grand

nombre de cas, mais les binages sont coûteux lorsqu'on les fait à la houe; cette considération a engagé quelques agriculteurs à semer par rangées.

Pour semer les navets en rangées, on disperse la graine, par pincées, dans les sillons, à deux ou trois pieds de distance, ou on emploie le *semoir*. Le premier de ces moyens est long, difficile, et ses résultats sont irréguliers; le second exige l'acquisition d'un *semoir* valant \$12.

Dès que les gelées tardives du printemps ne sont pas à craindre, on replante, dans une partie du jardin, ou dans un champ voisin de la maison, une quantité de navets pour en avoir de la graine. Ce sont toujours les plus belles racines qu'il faut préférer, et pour cela les mettre à part au moment de la récolte: deux ou trois pieds est la distance qu'il convient de les écarter. Ces pieds qui presque toujours ont déjà une tige lorsqu'on les plante, ne tardent pas à reprendre des racines. On leur donne un binage avant leur floraison, et un second lorsqu'elle est complètement terminée.

Comme les tiges sont fort grosses et donnent beaucoup de prise au vent, il est prudent de les soutenir par des tuteurs ou par des perches parallèles au terrain. Beaucoup d'oiseaux sont extrêmement friands de la graine, de sorte qu'il faut, dans beaucoup de localités, prendre le moyen de les éloigner. On coupe, on arrache ces tiges lorsqu'elles sont devenues jaunes et on les suspend en sens contraire dans une grange ou un grenier, pour que la graine perfectionne sa maturité. Ce n'est que quand elles sont complètement desséchées, ce qui souvent n'a lieu qu'après un ou deux mois, qu'on doit battre la graine. Exposer ces tiges au soleil pour accélérer la maturité, ou faire sécher les grains dans un four à pain, lorsqu'il est encore chaud, est encore une pratique vicieuse. Elle se pratique, nous disait M. Louis Lévêque, membre du Conseil d'Agriculture, par un grand nombre de ceux qui récoltent de la graine de trèfle pour en faire le commerce. Ceux en présence de qui ces faits se pratiquent devraient signaler les noms de leurs auteurs, car, par cette pratique ces marchands de grains n'ont à vendre que des graines dont le germe a été détruit par cette exposition à une trop forte chaleur. Pour notre part nous nous ferions un devoir de signaler le nom de ces vendeurs aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes*.

Il est bon de laisser la graine dans la silique jusqu'au moment de la semer. Comme celles des graines qui sont aux deux extrémités de la silique, celles qui se trouvent dans les siliques qui n'étaient pas encore assez avancées dans leur maturité lors de la récolte de la tige, ne valent rien: il faut toujours compter un tiers de celle semée comme impropre à la reproduction.

On bat la graine de navets, avec des baguettes et sur des draps. Cette graine se conserve pendant cinq à six ans en état de germination, et peut-être plus lorsqu'elle est laissée dans la silique. On a reconnu qu'elle était meilleure la seconde année que la première, c'est à dire que les pieds provenus de celle de la seconde étaient plus disposés à donner de grosses racines, et celle de la première à pousser en feuilles.

La graine battue et nettoyée se dépose dans des sacs ou dans des tonneaux, dans un lieu ni trop chaud ni trop humide, et à l'abri des rats et des souris. Il est toujours bon d'en avoir une provision pour deux à trois ans, afin de parer aux événements.

Pour que la graine de navets ne s'altère pas, on la récolte pendant trois ou quatre ans sur des racines transplantées, et pendant le même espace de temps sur des

racines laissées en place.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

— Les différents journaux de la Province publient de puis quelques jours des compte-rendu sur la solennité de la Fête Saint-Jean-Baptiste. Il n'y a pas que les villes qui aient donné cet exemple du plus pur patriotisme. Dans plusieurs de nos campagnes, cette journée a été fêtée avec beaucoup de pompe et d'éclat. C'est à bon droit que l'*Union Agricole Nationale* a choisi ce jour de la Saint Jean-Baptiste comme fête patronale, et l'année prochaine nous l'espérons, dans toutes les paroisses, nos Cercles Agricoles se mettront à la tête de ce mouvement national.

Nous donnons à nos lecteurs un extrait du discours prononcé à Québec par le président de la Société Saint-Jean-Baptiste de cette ville, et nous connaissons l'origine de cette fête inaugurée pour la première fois à Québec :

“ C'est en 1841 que de véritables canadiens dont bon nombre vivent encore parmi nous, dont plusieurs se trouvent ce soir dans cette enceinte, se dirent que tous les peuples ont une époque dans l'année où ils aiment à se recueillir, à revoir leur passé, à célébrer les gloires des ancêtres, et à reprendre, dans les joies de cet anniversaire, un nouveau courage, une nouvelle force pour suivre les grandes et saintes traditions de la patrie. Ils se dirent que l'Anglais en quelque lieu qu'il se trouve aime à fêter la St. George et à admirer en ce jour la puissance, la richesse, les grands hommes de la vicille et fière Albion, que l'Écossais aime à fêter la St. André et à se rappeler avec bonheur les belles et grandioses montagnes de l'Écosse, ses vieux bardes, ses nobles et fiers montagnards, que l'Irlandais aime à célébrer la fête de son glorieux patron, St. Patrick, et à revoir en ce jour sa magnifique histoire, ses orateurs, ses écrivains, ses martyrs. Ils se dirent que le peuple canadien avait lui aussi une histoire assez bien remplie, et assez riche en grandes actions et en grands enseignements, pour avoir comme les autres peuples un drapeau distinct, un emblème, un jour, une date consacrée à la patrie, où il pût célébrer son passé, se rappeler sa mission, fortifier son amour pour sa nationalité, affirmer solennellement la force et la vitalité de sa race. Ils se dirent qu'un peuple qui avait accompli de si grandes choses, qui avait semé son nom dans toutes les parties de l'Amérique, qui avait marqué de son sang et d'une action éclatante tous les endroits connus de son continent, qui seul en Amérique représentait, comme nationalité distincte, l'élément français et catholique, avait devant lui un trop grand, un trop bel et trop brillant avenir pour ne pas avoir comme les autres peuples, un jour consacré à fêter la patrie, et ils jetèrent les bases d'une société qui devait rallier tous les canadiens-français.

“ Ils choisirent pour couleurs nationales le blanc et le vert, — le blanc qui veut dire pureté, franchise, honnêteté, moralité; et le vert qui signifie espérance, espérance de voir notre race se maintenir toujours dans le chemin de l'honneur et de la droiture, espérance de voir notre race grandir et jouer sur le sol américain le rôle progressif que la France, notre première mère-patrie, joue en Europe.

“ Ils prirent pour emblème le castor, l'industrie et le travail par excellence; et la feuille d'érable, la feuille de cet arbre vraiment national, une des richesses du pays.

“ Et sur cette bannière blanche et verte où l'on voit le castor et la feuille d'érable, ils inscrivirent ces trois mots auxquels tout canadien de cœur est si fortement attaché,

que les plus terribles tempêtes ne pourraient jamais les lui faire oublier: Nos institutions, notre langue et nos lois.

“ Il fallait surtout choisir un patron, un protecteur céleste de notre nationalité, et les fondateurs de notre société nationale admirablement bien inspirés, choisirent St. Jean Baptiste dont on célèbre la fête le 24 juin.

Cette fête de St. Jean était sans doute un des vieux souvenirs emportés par nos pères de la vieille patrie française et religieusement conservés. Car les feux de la St. Jean ont été longtemps chez nous, dit un écrivain français, plus qu'une fête: une institution. Dans nulle de nos villes, dans nulle de nos campagnes, on aurait manqué dans la nuit du 23 juin de faire flamber le tas d'herbes ou de fagots traditionnels. Le clergé venait la bénir en grande pompe avant qu'on y mit le feu. Des danses avaient lieu à l'entour, et c'était à qui y recouvrait le baptême de la fumée en y plongeant la tête. Puis, on s'emparait d'un tison pour l'aller cacher dans un coin du logis comme un précieux talisman.

“ Aujourd'hui, cette fête se célèbre sous une autre forme, mais c'est toujours un vieux souvenir des anciennes fêtes de nos pères, bien choisi par les fondateurs de la St. Jean-Baptiste.

“ Notre société nationale a passé par des phases bien difficiles et bien douloureuses, elle a eu ses moments de crises et d'alarme, elle a vu des jours sombres menacer son existence. Le terrible incendie de 1845, par exemple, où brûlèrent toutes les archives de la société, amena également la ruine et la dispersion de la plupart des membres.

“ Elle renaissait à peine, lorsque de funestes dissensions politiques vinrent de nouveau l'ébranler dans ses bases les plus profondes.

“ Puis une pensée généreuse, un sentiment d'honneur et de devoir, l'érection d'un splendide monument aux braves, français et anglais, tombés en 1759 sur les hauteurs de St. Foye, en faisant tous noblement leur devoir, vint mettre la société dans des dettes d'où elle est à peine sortie. Mais une société qui s'appuie sur le sentiment de l'amour de la patrie, ne peut périr, les épreuves ne font que la fortifier. Peu à peu toutes les difficultés disparurent, tous les Canadiens comprirent que la St. Jean-Baptiste plane au dessus de tous les partis, et chacun se fit un devoir de mettre de côté ses opinions politiques le 24 juin.

“ Voilà pour la société St. Jean Baptiste de Québec; mais savez vous maintenant ce qu'est devenue la société Saint Jean Baptiste en général, cette société si jeune, puis qu'elle ne compte que 35 ans d'existence, et si faible dans le principe, puisqu'elle n'existait qu'à Québec? Vous savez ce qui se passe ici, vous savez que dans tous les endroits de la ville, dans la maison du pauvre comme du riche, chez l'humble citoyen comme chez le puissant, partout l'on fête la St. Jean Baptiste. Allez plus loin maintenant, dans les campagnes environnantes, à Charlesbourg, à Lorette, à St. Foye, à Lévis, toute la journée est un jour de joie et de réjouissances. Allez plus loin encore, à Trois-Rivières, à Joliette, à St. Hyacinthe, à Sorel, à Montréal, à Ottawa, dans toutes nos villes, dans toutes nos campagnes, l'on se réunit pour fêter notre glorieux patron. Allez plus loin encore, parcourez par la pensée Détroit, Worcester, New York, Chicago, toutes les villes américaines où se trouvent quelques canadiens, et le malheur, vous le savez, en a dispersé dans toutes les parties des Etats Unis, et vous les verrez se réunir et célébrer la fête de la patrie canadienne.

“ Cette fête est donc passée dans les mœurs, c'est donc

vraiment la fête de la nation, la fête nationale de tout vrai canadien-Français. Rien ne résume mieux tout cet ensemble de foi, d'amour, de langue, de traditions, de glorieux souvenirs, de morts héroïques, qu'une semblable foule étendue autour de laquelle se rallient tous les hommes d'une même race, c'est pour nous la meilleure, la plus haute affirmation de notre force et de notre amour de la patrie.

" Et cela doit être !

" Qu'est ce en effet qu'une société nationale ? C'est une société qui est pour une nation ce qu'est pour une armée le drapeau au milieu des batailles. Au plus fort de la mêlée, quand la mort sème partout ses ravages, quand le fer et le feu éclairent sans cesse les rangs, quand les plus braves et les plus dévoués tombent avec héroïsme, chaque soldat jette un regard au lieu où se trouve le drapeau, et tant que ce drapeau se maintient haut et ferme, serait-il criblé par les balles et la mitraille comme notre vieux drapeau de Carillon, le soldat obéit à la voix du chef qui crie à chaque instant : soldate, serrez vos rangs, et à chaque trouée les défenseurs se serrent autour du drapeau et finalement amènent la victoire. Mais si par malheur le drapeau disparaît, la confiance du soldat s'affaiblit, le courage diminue, et le malheur et la défaite arrivent.

" Il en est de même d'une société nationale, d'une société nationale comme la St. Jean-Baptiste qui nous rappelle la gloire de nos ancêtres, leurs luttes héroïques et leurs victoires éclatantes, qui nous rappelle nos dévoués pionniers, nos valeureux soldats, nos nobles tribuns, nos glorieux martyrs. C'est le drapeau autour duquel se pressent les fidèles soldats de la patrie, c'est le drapeau vers lequel se tournent tous les regards patriotes dans les jours de calamités et d'épreuves, c'est le drapeau sous le plus duquel la nation canadienne française toute entière doit venir s'abriter pour y retremper son énergie et son courage.

" Entourons-le donc ce drapeau de tout notre amour. Que tous sans distinction de rang et de fortune se rallient chaque année sous ce plus glorieux, le vieillard qui a vu la formation et la croissance de la société, l'homme d'âge mûr qui est chargé d'en continuer les traditions, de la faire croître en importance et en nombre, et le jeune homme sur qui repose l'avenir de la patrie, le jeune homme qui doit se préparer par le travail, par l'étude, par le dévouement, au rôle qu'il devra jouer plus tard dans le monde.

" Et que la femme canadienne dont l'influence est si grande et si légitime, dont le dévouement est si bien connu, et chez qui le mot de patrie trouve toujours un si profond et si puissant écho, répande dans son entourage, avec l'amour de la nationalité, avec l'amour de tout ce qui est grand, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est juste et loyal, l'amour de la fête nationale, l'amour de la St. Jean-Baptiste, et elle aura rempli un grand et saint devoir..."

— Vendredi l'après-midi, 30 juin, avait lieu au Collège de Ste. Anne, la distribution solennelle des prix. On remarquait dans la Salle, outre plusieurs membres du clergé, l'Hon. Luc Letellier de Saint-Just, ministre de l'Agriculture, P. G. Verreault, député de l'Islet, Chs. F. Roy, député de Kamouraska, de nombreux amis de l'éducation et les parents des élèves, venus pour applaudir à ceux qui ayant travaillé toute une année dans le domaine de la science, ont été jugés dignes d'être récompensés.

Cette séance n'a pas eu tout l'éclat des années passées ; elle a été courte, quoique certainement bien remplie. Nous devons cela non pas aux élèves, mais à l'Université-Laval, cette mère ingrate, qui veut que ceux qui lui sont agrégés

fassent dans les derniers jours de l'année scolaire, un travail monstre afin de concourir, avec les élèves des classes avancées des Séminaires et Collèges de la Province, à des titres universitaires. Ainsi les amis du Collège de Ste. Anne n'ont pas à regretter la pompe que l'on accordait jadis aux Séances de la distribution des prix, surtout lorsqu'ils apprennent qu'un grand nombre des élèves du Collège de Ste. Anne sortent victorieux de la lutte et qu'ils s'en retirent avec des titres honorifiques qu'ils ont certainement bien gagnés.

Voici les noms des élèves qui furent le plus souvent proclamés lors de la distribution des prix :

COURS CLASSIQUE.—*Physique* : MM. Ls. Pelletier, Alph. Pelletier et Ls. Tremblay.

Mathématiques : MM. Ls. St.-Pierre, F. Blanchet et Geo. Pelletier.

Rhétorique : MM. Al. Tremblay et Al. Têtu.

Belles-lettres : MM. Gilbert Miville, Ph. Bérubé et Ferd. Dupuis.

Versification : MM. Ad. Dionne, Dom. Pelletier, Al. Dionne et H. Simard.

Méthode : MM. Frs. Têtu, Aug. Gagné, F. X. Couture, Jos. Goudreau, D. Bélanger et Alph. Talbot.

COURS COMMERCIAL — *Quatrième* : MM. Chs. Collet, J. Bélanger, Aug. Caron, U. Garneau, Jos. Lavoie, H. Thériault.

Troisième : MM. Jos. Miville, Jos. Dumais, Lucien Gauthier, Ant. Roy et P. Garon.

Seconde : MM. Art. Caron, C. Dumas, Aug. Taschereau, D. Caron.

Première : MM. Al. Sirois, Jos. Roy, J. Sweeny, Jos. Sirois et Ed. Provençal.

Neuf élèves terminaient leur étude classique. M. Alph. Pelletier a prononcé en cette circonstance le discours d'adieu. Joie, reconnaissance et regrets : tels sont les motifs qui inspirèrent notre jeune orateur. Quel est celui qui après un rude labeur de neuf à dix ans n'éprouverait pas de la joie lorsqu'il se voit rendu au terme de sa vie collégiale ? Reconnaissance à ceux qui l'ont dirigé dans le chemin de la vertu tout en l'initiant aux secrets de la science. Regrets : il en coûte à celui qui a goûté les douceurs de la vie collégiale de laisser ce toit béni où pendant un si grand nombre d'années il a vu autant de dévouement de la part de ses maîtres dans la carrière de l'enseignement, de quitter des élèves qui pour lui étaient devenus des frères. Longtemps il se rappellera, à quelque carrière qu'il appartienne, cette *Alma Mater* qui lui a prodigué ses trésors de vertu et de science.

M. le Supérieur remercia ces élèves dont il regrettait le départ de la maison. Les vacances seront belles pour vous, dit-il, mais elles ne seront pas sans souci, sans inquiétude. Vous aurez à choisir une carrière, pour cela tournez vos regards vers Dieu, dispensateur de tout bien qui vous donnera la lumière pour entrer dans la carrière qu'il vous destine.

M. le Supérieur invita les parents des élèves à envoyer de nouveau leurs enfants au Collège de Ste. Anne. Les anciens élèves, qui ont des enfants en âge d'aller au Collège, doivent aussi par reconnaissance pour la Maison à laquelle ils ont redevables des bienfaits de l'éducation, se faire un devoir de les mettre au Collège de Ste. Anne, afin que par ce précieux encouragement cette maison maintienne la haute réputation qu'elle s'est acquise tant pour l'enseignement commercial que classique.

La bande des élèves, nous sommes heureux de le constater, a conservé la bonne réputation qu'elle s'était acquise sous la direction de M. H. McKernan, M. Gosselin, Ecol., directeur actuel de la Banque, ancien élève de M. McKernan.

nan, a assurément bien réussi, car au dire des connaisseurs les quelques airs de musique qui ont été joués, ont été exécutés à la perfection.

— MM. les membres du corps de musique du petit Séminaire de Québec ont présenté à l'habile professeur M. H. McKernan un bâton d'ébène monté en argent, comme témoignage de leur gratitude. Nous félicitons M. McKernan de cette belle preuve d'estime dont il vient d'être l'objet. Cette conduite fait beaucoup d'honneur au professeur et aux élèves. — *Canadien*.

Il y a un peu plus d'un mois, M. McKernan recevait de la part des membres de la *Bande Hybernian* dont il est le directeur une magnifique adresse, accompagnée d'une bourse assez bien garnie.

Nous félicitons notre ami M. McKernan sur son succès assurément bien mérité.

— Le 30 juin, à 1 heure P. M., avait lieu au Couvent de Ste. Anne la distribution solennelle des prix, sous la présidence de M. le curé de la paroisse. L'auditoire nombreux a pu se convaincre que cette Institution si avantageusement connue tient à conserver sa bonne réputation comme Couvent de première classe; aussi l'encouragement qui lui est accordé égale son mérite par le grand nombre d'élèves-pensionnaires qui le fréquentent.

Le programme de la Séance a été très-bien rempli. Un dialogue sur l'histoire du Canada: "Dissertation sur les principaux gouverneurs du Canada lors de la Domination française et quels ont été les principaux événements qui ont signalé leur règne, nous a vivement intéressé. Douze à quinze élèves ont pris part à ce dialogue; le langage était admirablement bien soigné, et M. l'abbé Lagacé aurait certainement applaudi à leur succès s'il eut été présent. Deux magnifiques poésies ont obtenu le même succès: *La lettre au bon Dieu*, par Dlle Stella Verreault; *La prière sans distraction*, par Dlle. Elienne Roy.

La musique et le chant nous ont agréablement intéressés. Les Diles M. L. Muir, E. Martineau, J. Gauvreau et Albina Dionne ont chacune obtenu un beau succès comme pianistes. La Dlle. Muir, dans ses accompagnements sur l'harmonium, a prouvé qu'elle était maîtresse de son instrument. Nous ne parlons pas des plus jeunes musiciennes qui ont fait preuve de bonnes dispositions pour la musique.

Les Damos religieuses ont voulu prouver aux dames présentes que leurs élèves avaient appris à joindre l'utile à l'agréable, en les invitant à se rendre dans un appartement voisin pour se faire les juges de nombreux travaux à l'aiguille exécutés par les élèves, les jours de congé et pendant les heures de récréation.

Quant à la distribution des prix, la mémoire nous manque pour citer les noms des élèves les plus méritantes.

On a signalé à notre attention l'assiduité des élèves pendant le cours de l'année. Malgré le grand nombre des élèves pensionnaires, la maladie y a été complètement étrangère. Rien de surprenant, si l'on en juge par les différentes précautions qui ont été prises dans la construction de cet établissement, sous le rapport hygiénique.

Nous faisons des vœux pour que cette Institution puisse conserver la belle renommée qu'elle s'est acquise, et que l'encouragement que le public doit lui accorder, égale le dévouement des Révérendes Dames qui dirigent cette Institution.

Nécessairement les nombreux Couvents que l'on voit s'établir dans les paroisses sont autant de rivaux les uns à l'égard des autres. Nous ne serions pas près à dire que c'est un bien pour l'enseignement, mais ce que nous pouvons dire c'est que les parents devraient de préférence continuer leur encouragement à une Institution, contre la-

quelle ils n'ont pas à se plaindre, où leurs enfants ont déjà obtenu un bon succès.

Nous voudrions que le zèle des amis de l'éducation et des cultivateurs disposés à favoriser de leurs deniers ce noble élan, tournât aussi à l'avantage des jeunes garçons, par le bon aménagement des écoles primaires, il n'est pas rare de voir dans des paroisses où il y a un Couvent les écoles des garçons complètement négligées tant sous le rapport de l'enseignement que sous celui de l'hygiène.

Les maisons d'école doivent présenter par leur étendue et leur disposition intelligente, toutes les garanties désirables de commodité et d'hygiène. Il faut surtout que l'air et la lumière circulent abondamment dans une salle d'école. Ne l'oublions pas, rendre le séjour de l'école attrayant pour l'enfant, donner au père de famille cette conviction que la santé de son enfant ne peut être compromise par la fréquentation de l'école, c'est répondre à l'une des premières objections des adversaires en matière d'instruction.

Il serait désirable que l'instituteur trouvé dans le bâtiment d'école une installation convenable pour lui et les siens, et qu'un jardin d'étendue suffisante soit mis à sa disposition, si l'on veut réellement, comme c'est le désir de notre Gouvernement Provincial, favoriser l'enseignement agricole dans nos campagnes. N'est-il pas en outre souhaitable; à tous les points de vue, que les maîtres ou les maîtresses d'école puissent s'attacher à la maison d'école, qu'ils fassent des efforts pour l'approprier à leurs goûts, à leurs besoins, si bien qu'au bout d'un certain temps, ils soient portés à la considérer comme leur propre maison. N'est-il pas juste, d'autre part, que les avantages offerts par l'habitation qui leur est concédée apportent quelque allègement aux fatigues résultant de leur labeur quotidien? Ainsi donc, cultivateurs, soyez donc scrupuleux sur le choix de vos maisons d'école, tant sous le rapport de l'hygiène que de la bonne disposition des bâtisses, afin que les élèves n'y perdent pas leur santé et que les maîtres ou maîtresses d'école y trouvent tout le confort désirable.

— Nous apprenons assurément avec plaisir que la pétition contre l'élection de Chs. F. Roy, écrivain, député de Kamouraska, vient d'être renvoyée par les honorables juges siégeant au Cour d'élection; les partisans de M. Roy, même ceux qui ont suscité cette pétition, devront se réjouir de cette décision; de fait nous avons souvent entendu ces derniers regretter la fausse position qu'ils avaient prise touchant cette pétition. — Nous regrettons pour eux que le temps de la réflexion ne leur soit venu plus tard; ils ont appris, à leur dépend, qu'il n'est pas toujours sage de s'appuyer sur le cancan des rues, ou par spéculation personnelle, pour formuler des accusations. — A quelques choses malheur est bon — Nous prions les cultivateurs, à quelque parti qu'ils appartiennent, de se mettre en garde quand il s'agit de soutenir de l'argent, dans l'unique but de créer des animosités et de faire disparaître cette union si nécessaire parmi les cultivateurs. L'argent que vous souscrivez ainsi serait mieux employé à améliorer vos terres et, à donner à vos enfants l'instruction que parfois vous leur refusez par cupidité ou une fausse économie. Votre politique doit être celle de l'union, de la bonne entente et de la véritable fraternité. Cultivateurs, vous êtes la force, le nombre et l'espérance du pays, si vous vous émiettez, si vous vous divisez, votre voix sera sans écho chaque fois qu'il s'agira de réclamer vos justes droits. On vous a souvent dit que vous étiez les rois du pays, mais pour être roi il faut savoir commander et ne pas se diviser: comme roi, il faut être un.

Plaies des arbres fruitiers

[Suite]

Ce qu'on a dit des plaies des arbres est également applicable à ceux des forêts, des taillis et des jardins; mais il faut mettre

une grande différence entre les arbres abandonnés aux soins de la nature, et ceux qui sont l'objet du travail, pour en tirer du profit ou de l'agrément. S'il était possible d'user envers les premiers des préparatifs dont on a parlé ci-dessus, ils pousseraient bien autrement qu'ils ne font. A l'égard des bois taillis, on remarquera que les ouvriers intelligents les coupent dans la souche même. Outre qu'ils y trouvent leur avantage, plus les plaies sont rapprochées du centre de la sève, plus l'éruption des pousses nouvelles est facile. Les parties du tronc étant plus remplies d'humidité et de suc, sont plus aisément percées que l'écorce séchée en dessus et durcie par l'air, et par conséquent plus difficile à se briser et à se déchirer pour ouvrir un passage à la sève. Si à mesure qu'on abat les taillis, on avait soin de recouvrir les plaies avec de la terre voisine, on les mettrait à couvert de l'impression de l'air qui les dessèche et on pompe les sucs. La nature indique ici la route à tenir; elle fait croître ordinairement sur ces plaies des mousses et des herbages qui les garantissent de l'air. D'ailleurs les pluies abondantes y envoient toujours des parcelles de terre sur lesquelles croissent ces mousses et ces herbages. On éviterait cet inconvénient en couvrant la souche de l'arbre de trois ou quatre pouces de terre qui servirait en même temps de nourriture aux plantes adventices qui y naissent, on sauverait même un grand nombre de souches, qui ne poussent plus pour avoir été laissées à l'air.

On élague tous les trois ans les arbres des avenues et des grands chemins, et l'avisité du gain fait qu'on tire tant qu'on peut sur le gros bois. De cette pratique il résulte deux effets funestes: l'un est de n'avoir que de vilains arbres dégarnis du bas, dressés en forme de hounsoirs à long manche, et que les moindres secousses des vents étêtent facilement. Le mal est bien plus grand par rapport aux plaies fortes qu'on leur fait; les dernières commencent à peine à se guérir qu'ils en éprouvent de nouvelles. Les suites de ces mutilations fréquentes sont le dépérissement, la langueur et la mortalité. Elles empêchent aussi les arbres de pousser et de grossir: leur bois ne peut avoir de qualité; couvert extérieurement de calus et de nodus, il n'est en dedans que noués, pourriture et gangrène. Chaque année il meurt une quantité d'arbres, dont l'étendue et la grosseur devraient être immenses, tandis qu'ils sont exactement remplacés par des avortons qui le seront bientôt à leur tour.

On n'a pas à craindre, en n'élaguant point les arbres, qu'ils soient extrêmement touffus du bas, et qu'ils ne profitent point du haut. Il est fort aisé de les b'en dresser dans leur jeunesse; c'est de les ébourgeonner d'abord, quand ils poussent de travers durant les premières années, puis lorsqu'ils sont formés et parvenus à la hauteur requise de couper avec la serpette toutes les fausses pousses. Un seul ouvrier peut soigner au moins dix mille arbres par an. Il est d'usage dans plusieurs pays de bois, de frotter avec un bouchon de paille bien tortillée, les tiges sur lesquelles paraissent de fausses pousses naissantes: on recommence à mesure qu'il s'en forme de nouvelles, la mutilation est évitée, et la nourriture qui passerait en elles, si on les laissait croître, tourne au profit de la totalité de l'arbre qui croît en tout sens, et qui fait une tête superbe.

On a examiné en terre les mutilations faites aux racines écourtées quand on plante, et aux pivots supprimés. Voici ce qu'on a découvert à ce sujet. Distinguer d'abord quatre sortes de racines, des osseuses ou ligneuses, des moyennes qui sont du même genre, mais qui ne parviennent ni à la même longueur, ni à la même grosseur, des fibreuses, et celles qu'on nomme chevelu. Quant aux racines osseuses ou ligneuses, ainsi appelées, parce qu'elles participent à la dureté des ossements et du bois, elles ne s'allongent jamais, ni ne redeviennent osseuses, lorsqu'elles ont été coupées fort près de la souche; mais il se forme à leur extrémité quantité de filets ou de racines moyennes, qui le plus souvent restent fibreuses. Deux choses se passent alors; d'abord le suc nourricier fluide de ces extrémités coupées, il forme ensuite un petit bourrelet, qui à la longue opère un recouvrement. On en voit éclore quantité de menus filets qui s'allongent et se partagent en différents rameaux. Il est donc d'une grande conséquence de ne point taillander, comme on fait, les grosses racines.

La nature agit à l'égard de ces racines osseuses supprimées ou écourtées, en procurant de nouvelles racines ailleurs qu'aux endroits de l'arbre où elles ont coutume d'être placées. Comme

elles lui sont essentielles, elles les fait éclore du tronc, soit dans l'intérieur de la terre, soit à sa superficie. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la plupart des ormes plantés, à racines écourtées, et l'on verra à la superficie de la terre quantité de ces racines placées horizontalement, et qui ont dardé en terre; et si elles ne sont pas apparentes, c'est parce que les arbres ont été plantés trop avant, ou parce que la peau extérieure du tronc s'est trouvée trop dure pour être percée à la superficie de la terre. Pourquoi ôter aux arbres que la nature est obligée de procurer de nouveau, et ce qu'elle ne peut reproduire que par un grand travail, puisqu'il faut que la sève fasse un violent effort afin de percer la peau épaisse du tronc?

Les racines fibreuses sont une espèce de boyau creux, qui renferme un suc visqueux et mucilagineux. La nature leur forme de la grosseur d'une plume. Quand elles sont coupées, elles s'allongent plus aisément que les précédentes, à cause du gluant dont elles sont empreintes. Il n'en est pas moins constant qu'il en coûte à la nature pour les refaire, et que leurs plaies, quoique moins considérables que les précédentes, passant également par les cinq degrés de guérison énoncés ci-dessus. Le chevelu se reproduit facilement; il est nécessaire dans l'ordre de la végétation pour pomper les sucs de la terre, et les transmettre aux autres racines.

A l'égard des pivots si injustement proscrits, on remarque premièrement que la plaie énorme qu'éprouve le tronc, a beaucoup de peine à se guérir; le suc pompé par les racines ne peut plus alors être envoyé dans les branches. Dénué d'enveloppe et de peau qui le retiennent, il faut qu'il se répande par cette ouverture perpendiculaire. Il fuit pendant deux, trois ou quatre mois, et imbibé la terre. Cette sève extravasée se chancit, se moisit et se putréfie; le recouvrement de la plaie est d'ailleurs plus difficile à se faire, que quantité d'animaux, habitants internes de la terre, s'attachent à cette plaie, qu'il vont picoter et sucer. Cette seule cause a fait périr un nombre infini d'arbres.

La seconde observation n'est pas moins importante. Toute plante pivotante à qui on supprime son pivot, ou le reproduit, on ne réussit jamais quand elle ne peut en réparer la perte. C'est un fait incontestable que l'on a vérifié sur des milliers d'arbres. Tant que la plaie qu'occasionne la soustraction du pivot n'est point guérie, ils rechignent et languissent; ils ne commencent à pousser qu'après la formation du nouveau pivot. Enfin les arbres de haute tige, armés de leur pivot, se soutiennent contre les secousses des vents et l'impétuosité des ouragans furieux qui en déracinent quantité.

C'est une pratique reçue dans le jardinage, de couper aux arbres une racine forte pour les mettre à fruit, ou pour les empêcher de s'emporter sur une branche. Il arrive ordinairement que la partie à laquelle cette branche répondait, languit, quoique ce ne fût pas elle qu'on avait dessein d'affaiblir. On fait aussi des trous dans le trou des arbres avec des vileberquins, et on y enfonce des chevilles de bois. On dira au sujet de ces pratiques meurtrières, que ces arbres ainsi mutilés n'en rapportent pas davantage, dépérissent et meurent au bout de quelques années. On a donné pour les rendre fructueux, des moyens qui ne violentent point la nature. Il est quelquefois nécessaire de faire des plaies aux racines des arbres, dans le cas de la jaunisse et de la brûlure du bout des branches.

Les autres végétaux, de quelque nature qu'ils soient, sont compris dans les arbres, comme les espèces particulières dans leur genre. Ils éprouvent par proportion à leur capacité et à leur texture, ce qu'éprouvent les arbres pour la guérison de leurs plaies. On effeuille les uns pour les faire, dit-on, grossir et fortifier; on étête les autres, afin d'obliger la sève à se porter aux rameaux qu'on leur laisse. Plusieurs sont arrêtés par les bouts et pincés sans nécessité. Tous les jardiniers, en les plantant, les arrachent; la moitié de leurs racines reste en terre, et celles qui ont été épargnées sont encore coupées. Indépendamment de ce qu'il faut que ces plaies multipliées se guérissent, la nature est obligée de procurer de nouveau ces mêmes racines. Dépense inutile de sève, et retardement pour la végétation. Qu'au lieu d'arracher de la laitue, par exemple, on la lève avec soin, afin d'en avoir toutes les racines; et qu'ensuite, au lieu de les écourter et de pincer le pivot, on le place dans un trou suffisant, et qu'on en remplisse une planche de grandeur ordinaire;

que dans une autre à côté on met le même plan mutilé, suivant l'usage, et on pourra décider lequel en aura fait plus de progrès. C'est un fait certain que les uns perdant profondément en terres leurs racines, pompent plus de sucs que les autres qu'on a si soigneusement écourtés.

Au reste, tout ce qu'on a prescrit à l'égard des plaies des végétaux, ne rend le jardinage ni plus long, ni plus difficile à pratiquer.

Epizotie

Du GLOSSANTHROX, charbon blanc ou chancre volant de la bouche.

Toutes les fois qu'une maladie contagieuse quelconque se manifeste, on doit en prévenir aussitôt l'autorité locale afin qu'elle prenne les mesures de précaution nécessaires pour circonscrire le mal autant que possible.

Mécredi le 14 juin dernier à 7 heures du soir dans le petit rang de St. Hyacinthe j'ai constaté la présence du charbon blanc sur une jument poulinière appartenant à M. Edouard Gauvin, qui ne s'est aperçu qu'elle était malade que dans la matinée du même jour et le lendemain matin la bête a succombé.

Un autre M. Gauvin tout voisin et parent du premier a perdu trois chevaux de la même maladie dans la première semaine de juin. Ce M. m'a cité un autre propriétaire du grand rang qui a aussi perdu deux chevaux d'un grand prix, le propriétaire dit-on est mort de chagrin, et son autre cheval le lendemain avant qu'on se soit aperçu qu'il était malade.

Le 16 courant un cultivateur du grand rang m'a présenté un jeune poulain de 15 jours atteint du même mal.

La *Minerve* cite aussi l'apparition d'une maladie contagieuse qui a détruit le troupeau de pores appartenant à M. H. Hunsley derrière la Montagne de Montréal. La *Semaine Agricole* dans son dernier numéro engage les cultivateurs à prendre des précautions pour prévenir l'apparition du "charbon essentiel" qui fait ordinairement son ravage dans cette saison: elle indique aussi les symptômes qui diffèrent un peu du "glossanthrox ou charbon blanc," en ce que celui-ci est une espèce de pustule maligne qui affecte la langue et le palais. La langue tombe quelquefois en lambeaux; la gangrène gagne de proche en proche le larynx et le pharynx (c'est à-dire le passage de la respiration) ainsi que l'entrée du tube digestif; une partie quelconque de la tête enfle, le plus souvent les joues, l'écume sort par la bouche et les narines et l'animal meurt promptement.

Le "glossanthrox", dont on ne s'aperçoit souvent que lorsqu'il a déjà fait des progrès, réclame un traitement prompt et énergique. Cette maladie est d'autant plus terrible qu'elle ne laisse pas le temps d'apporter les premiers remèdes. Aussitôt qu'elle se déclare dans une contrée, il faut redoubler de soins à l'égard de la nourriture, de la propreté, des soins journaliers à donner aux chevaux, leur fuir de l'exercice en évitant toutefois de les exposer à la grande chaleur où de les excéder de travail, les espacer convenablement, isoler entièrement des malades, laver à l'eau bouillante et ensuite à l'eau chlorurée tout ce qui aura servi à ceux qui seront morts de la maladie, désinfecter leurs écuries, etc.; il sera bon d'employer en boisson, comme préservatif, suivant les circonstances de l'eau blanchie avec du son dans laquelle on aura mis de l'oxymel c'est-à-dire 2 parties de miel et 1 partie de gentiane. Ce m'est très-contagieux, se communiquant très-rapidement, non seulement entre les animaux mais aux hommes chargés de les soigner, ceux-ci doivent se laver fréquemment les mains avec du vinaigre et bien prendre garde de s'inoculer par quelques coupures, l'humeur qui sort des tumeurs ou des plaies qui résultent de leur obliteration ou de leurs cautérisations; si un pareil accident leur arrivait, il faudrait de suite cautériser la plaie, soit par le feu, soit par un caustique quelconque.

Considérées sous le rapport thérapeutique, les maladies contagieuses présentent deux indications: prévenir ou borner leur propagation, et traiter les animaux qui en sont atteints.

Les causes de cette maladie résultent en général des vicissitudes des saisons, des longues sécheresses et des longues pluies, de l'usage d'aliments avariés de l'eau altérée et des changements brusques de régime, de la malpropreté des écuries, des

travaux forcés et de toutes autres causes susceptibles d'appauvrir l'économie et d'apporter une modification profonde dans l'inervation, la circulation, la nature des liquides et notamment de tous les fluides circulatoires.

Comme on le voit le principe de cette affection paraît être une altération profonde des liquides et notamment du sang; et une modification particulière de l'inervation: par conséquent, les substances toniques et cordiales conviennent quelquefois au début, et presque toujours après la diminution d'intensité des symptômes fébriles. Les lavements émoullissants sont souvent efficaces, au début surtout lorsque les animaux sont forts et vigoureux. Mais en général la saignée doit être pratiquée avec discernement; car il est des circonstances, et elle est plus nuisible qu'utile; on a été exposé à tuer l'animal subitement, attendu qu'il serait mieux de lui introduire du bon sang au lieu de lui en ôter.

Avis donc au public à ne pas se fier à tous ces prétendus maîtres du pays du genre de celui que j'ai rencontré qui peut soutenir pendant une heure avec une ferme croyance qu'un cheval n'a pas de vessie et autre chose de ce genre. Il me semblerait qu'avec de telles connaissances on devrait être plus prudent, et exclure dans les cas d'épidémie ces individus si peu instruits sur l'art vétérinaire.—H. AUDRAIN.

Protection des oiseaux

De tous les amis du cultivateur, il n'en est peut-être aucun qui lui rende des services aussi précieux que l'oiseau insectivore; il ne saurait donc trop le ménager, l'apprécier, le protéger. Les tritris, les merles, les pies, les hirondelles, les chardonnerets, etc., ne consomment pas moins, chaque jour, que des centaines d'insectes; et ce nombre sera double et triple lorsqu'il leur faudra pourvoir à une famille de trois ou quatre nouveaux nés.

L'insecte, à dit Michelet, c'est l'infini vivant; et cet infini vivant est continuellement à l'œuvre, à nous faire la guerre, ici se nourrissant directement de notre sang, là nous harcelant de ses piqûres; tantôt gâtant nos habits, tantôt faisant périr nos animaux domestiques; mais toujours partageant avec nous nos provisions de bouche, et le plus souvent en accaparant pour lui la plus large part. Guerre sans merci, guerre sans relâche, guerre des plus redoutables que celle que nous livre l'insecte! Et le plus souvent les armes que nous employons contre lui sont insuffisantes pour l'atteindre, les moyens dont nous usons pour nous protéger sont impuissants contre ses attaques. Il n'est pas là où nous le cherchons; les traits que nous lui lançons se perdent loin du but; nous employons contre des effets, des conséquences sans pouvoir atteindre la cause efficace.

Mais cet ennemi si redoutable, dont les légions sont sans nombre, a lui-même un ennemi plus puissant que lui, qui lui fait aussi une guerre continuelle, et sait les moyens de la faire avec succès, qui connaît ses retraites et ses ruses, sait où le trouver et connaît aussi les armes qui peuvent l'atteindre, cet ennemi de l'insecte, c'est l'oiseau.

L'hirondelle, l'engoulevant, dans leur vol rapide, gobent par centaine, teigne, phalènes, cousins, et ses myriades de mouches si avides de notre sang; les merles, les pinsons inspecteront le sol pour y recueillir une multitude de vers, barbeaux, larves de toutes sortes qui s'attachent aux plantes; les pies, les tritris et la plupart des passereaux inspecteront les écorces et les feuilles des arbres, pour les débarrasser des chenilles en frais de les dévorer. Il n'y a pas jusqu'à la petite mésange qui se mêle de la parie, de ses pattes fines comme des brins de fil, elle atteindra jusqu'à l'extrémité des rameaux de nos arbres fruitiers pour y saisir le puceron qui se tient tapi sous les revers de la feuille, le puceron, ce roi de la fécondité et de la multiplication, puisque un seul couple, dans une même saison, peut donner naissance à 27,000,000 vingt sept millions d'individus. La nature semble même s'être départie de ses droits pour accorder à cet infime insecte une si prodigieuse fécondité, car une femelle une fois fécondée peut donner naissance à 10 ou 12 générations et communiquer sa fécondité à sa descendance de manière à pouvoir se reproduire sans le secours d'aucun autre mâle pendant tout le reste de la saison.

Cependant le règne des trébuchets et des géoles n'est pas encore passé. Malgré la sévérité de nos protectrices pour les

oiseaux insectivores, le gamin est destructeur de sa nature; capter des papillons; mutiler des insectes, dénicher les oiseaux, c'est une jouissance pour lui. Le germe de l'orgueil dominé se réveille dès l'enfance, et veut se faire jour de suite par des conquêtes de quelque façon. Or ses forces ne pouvant aller au delà, il se tiendra satisfait des conquêtes sur les êtres les plus faibles. Le petit moineau qu'il captive avec un fil, le gai papillon qu'il abîme du seul contact de ses doigts, les œufs bleus, roses, piquetés, maculés de différentes couleurs qu'il enlève des nids des merles, mésanges, pinsons, etc; sont des trophées qui satisfont son orgueil dominateur et que lui envient des compagnons jaloux.

Que les parents apprennent donc de bonne heure à leurs enfants à distinguer ce qui peut être digne de leur ambition; qu'ils s'efforcent constamment de maîtriser le fond d'orgueil qui repose en eux et qui tente à chaque instant à s'échapper par quelque point; qu'ils les détournent de leurs poursuites contre d'innocentes et faibles créatures, que le bon Dieu dans sa sagesse ne nous a associées que pour notre utilité et notre agrément; qu'ils leur interdisent surtout le vilain plaisir de tourmenter et de torturer les êtres innocents et faibles, ce qui pourrait faire naître et affermir dans leur cœur un caractère de cruauté. Qu'ils en fassent en un mot, des enfants sages, intelligents, dociles et bien rangées, et ils fourniront plus tard à la société des citoyens utiles, dévoués et recommandables.

Nous invitons donc les parents à punir sévèrement leurs enfants, chaque fois qu'ils les voient se livrer au pillage des fruits, à torturer de petits animaux, dénicher ou prendre des oiseaux, etc. Qu'ils n'oublient pas que lors même que la conscience puisse se trouver sauvée de tels actes répréhensibles, la loi est toujours là pour les prohiber et les interdire.

Mais les oiseaux, n'auraient-ils d'autre office à notre égard que celui de nous réjouir par leurs chants, de nous égayer dans nos peines, mériteraient encore notre estime et toute notre protection. Ajoutons que le Créateur en leur donnant de si riches parures, en les douant de formes si gracieuses, en faisant des musiciens si extraordinaires, a voulu par là nous inviter à admirer sa puissance, sa bonté, nous engager à le louer sans cesse comme ils le font eux mêmes par leurs gazouillements et leurs chants; aussi les saints les plus détachés des choses de ce monde, venaient-ils dans les oiseaux des envoyés de Dieu, qui venaient les inviter à s'unir à eux pour chanter ses louanges. La vue seule d'un oiseau, suffisait pour ravir en extase un Saint François d'Assise, un St. Joseph de Cupertino, etc.—*Canadien*

Petite chronique

La mode.—Les dames québécoises portent maintenant un véritable chapeau de matelot, avec ruban bleu sur lequel est écrit le nom de "Comtesse Dufferin." A coup sûr ce chapeau ne tardera pas à être de mode dans nos campagnes.

Grêle.—Il est tombé, le 24, juin à St. Joseph de la Beauce, une véritable avalanche de grêle, qui a en partie détruit les moissons, sur lesquelles les cultivateurs de l'endroit fondaient leurs plus belles espérances. Il est tombé des grêlons d'une grosseur prodigieuse, on en a ramassés pendant la tempête qui ne pesaient pas moins de trois onces, la terre était recouverte d'une couche de grêle, de près d'un pouce et demi d'épaisseur; le lendemain le vingt-cinq on a trouvé dans l'après-midi, le long des haies, des grêlons que le soleil n'avait encore pu fondre. La même chose du reste à la Malbaie, et à la grande rivière St. Anne, côte de Beauport. Dans ces divers endroits, il est tombé de ces grêlons mesurant deux pouces et demi de diamètre. La récolte et les jardins potagers, ont beaucoup souffert de cette tempête.

L'apiculture aux Etats-Unis.—Le *Bee Keeper's Magazine* contient quelques détails intéressants sur l'apiculture aux Etats-Unis. On ne se doute guère, dit le journal américain, des bénéfices considérables que procure la récolte du miel dans l'Amérique du Nord. L'étiquette donne l'opulence à plusieurs éleveurs. Un grand apiculteur de Californie gagne annuellement avec ses ruches environ 25,000 piastres, tous frais déduits.

Dans l'Etat de New-York, deux autres apiculteurs ont vendu, l'an dernier, l'un 88,000 livres de miel, l'autre 90,000.

Il y a, aux Etats-Unis, soixante-dix mille apiculteurs possédant trois millions de ruches.

Vingt-deux livres de miel par ruche sont considérées comme une récolte raisonnable. Les Etats exportent ces matières pour une valeur de 2 millions de piastres environ. Quatre journaux spéciaux traitent uniquement d'apiculture.

RECETTES

Procédé pour blanchir les chapeaux de paille

Enlevez la coiffe et tous les ornements des chapeaux, lavez-les avec une légère dissolution d'eau de javelle. Placez les chapeaux dans des formes en bois blanc, semblables à celles dont se servent les chapeliers; posez-les à plat sur une table et frottez-les avec une éponge imprégnée d'une légère dissolution de potasse. Repassez ensuite les chapeaux à l'eau acidulée en frottant avec une éponge pour détruire la teinte jaune de la paille; mettez-les quelques heures dans un bain de savon et passez-les uniformément avec une éponge imbibée d'un mélange tiède de gélatine blanche, de savon blanc et d'un peu d'alun, et repassez-les avec un fer chaud, en les couvrant d'une feuille de papier pour que le métal ne touche pas directement la paille.

Remède contre les brûlures.

Les brûlures étant toujours accidentelles, l'essentiel, en pareil cas, c'est que le remède puisse se trouver sous la main et à la portée de tous. Autrement les victimes souffrent cruellement pendant le temps que l'on met à se le procurer et le mal fait des progrès. De là bien des remèdes vulgaires, populaires, comme l'huile, l'encre, la pulpe des pommes de terre, les confitures, les acides, etc., dont le plus grand mérite est de se trouver partout.

En voici un qui réunit cet avantage et qui est employé officiellement à l'hôpital Saint-Thomas, à Londres, avec un grand succès, à l'instar du liniment oléo-calcaire, qui est le plus usité en France, et qui se compose tout simplement d'huile et de chaux.

A une partie de bon vinaigre, soit une cuillerée, on ajoute douze parties d'eau; soit douze cuillerées, puis on délaye dans ce mélange, jusqu'à consistance de crème, du blanc d'Espagne, ou tout simplement de la craie, c'est-à-dire de la chaux.

Une effervescence ou bouillonnement se produit, et c'est alors que l'on applique immédiatement ce mélange avec un pinceau ou tout simplement les barbes d'une plume, sur les parties brûlées. La douleur disparaît instantanément, sans que le linge ni les vêtements soient souillés avec ce topique, comme avec les corps gras, huileux, le liniment oléo calcaire en particulier. Il suffit de recouvrir ensuite les parties brûlées avec de la ouate.

VIN DE QUININE

Médication rationnelle.—La médication n'est couronnée de succès que quand elle est rationnelle, et elle n'est rationnelle que lorsqu'elle commence au commencement; et d'autres termes, pour guérir une maladie il faut extirper et éloigner les causes qui l'ont fait naître. Les faiblesse, soit générale ou locale, est l'origine de la grande majorité des maladies. Redonnez de la vigueur aux énergies vitales, régularisez la digestion et les sécrétions, en fortifiant les organes qui accomplissent ces fonctions si importantes; et la dyspepsie, la constipation, les souffrances des reins et de la vessie, et les mille et un maux qui sont la conséquence de la débilité, sont complètement et dans la plupart des cas permanemment écartés. Le meilleur, le plus sûr et le plus agréable tonique qui puisse être employé dans ce but, est le VIN QUININE DE CAMPBELL.

L'expérience de dix années pendant lesquelles il a survécu dix fois à cette quantité de préparations éphémères qui sont entrées en compétition avec lui, a prouvé qu'il était sans égal comme remède pour tous les désordres physiques qu'accompagnent la débilité ou qui en proviennent.

A vendre au Bureau de la Gazette des Campagnes à Ste. Anne de la Pocatière; à St. Paschal chez M.M. E. & J. Chaplan; à St. Roch de Québec, chez M. J. B. Z. Dubéau.